

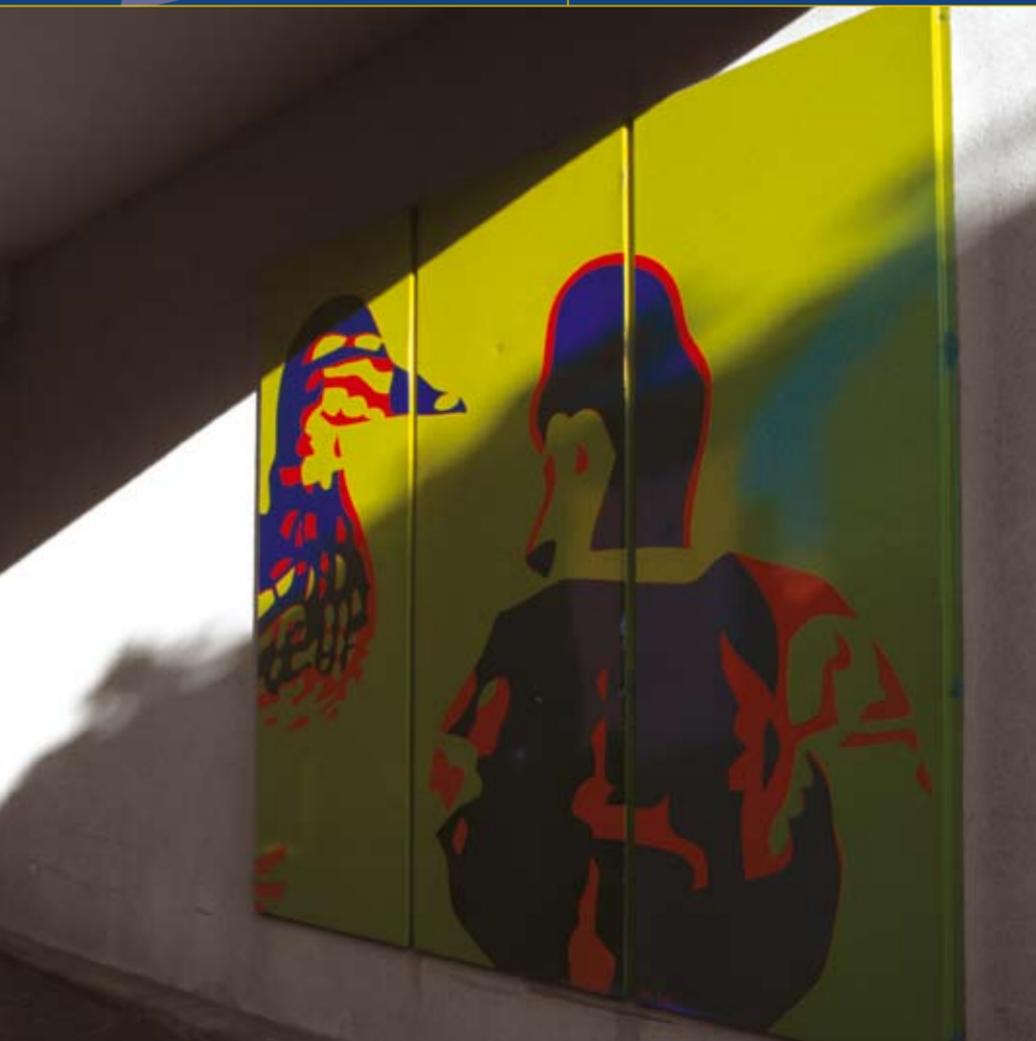
1% Culturel

Une œuvre, un texte, une nouvelle

# 3 Les Canards

BERNARD RANCILLAC

Un texte de Christophe Grauwin  
Une nouvelle d'Anita Van Belle







Cette collection a été réalisée  
avec le soutien de la Ville de Vitry-sur-Seine  
et du Conseil général du Val-de-Marne



© semise 2007

Conception graphique et photographie : Mirela Popa et Jérémie Rone

# Les Canards

BERNARD RANCILLAC

page 7 | **Les Canards de l'avenue  
Paul Vaillant-Couturier**  
Un texte de Christophe Grauwil

page 17 | **Waldeck II Richet**  
Une nouvelle d'Anita Van Belle



**Les Canards** 1976 - Bernard Rancillac - Panneau de façade, sérigraphie sur panneau métallique  
120 x 80 cm - Résidence Foch, 54, avenue Paul Vaillant-Couturier, Vitry-sur-Seine

# Les Canards de l'avenue Paul Vaillant-Couturier

Un texte de Christophe Grauwin

Si vous passez avenue Paul Vaillant-Couturier, vous découvrirez, sur un grand panneau de tôle émaillée, deux canards sérigraphiés, à mi-chemin entre la photographie et la bande dessinée. Ces canards sont l'œuvre du peintre Bernard Rancillac, une des figures de proue de la « Figuration Narrative », un mouvement pictural né au début des années 60, qui fut en France ce que la Pop Art fut aux Etats-Unis, portée par des artistes comme Andy Warhol ou Roy Lichtenstein (voir figures 1, 2) : une contestation radicale du peintre et de la peinture, tels qu'ils étaient conçus traditionnellement. « Il s'agissait pour nous de rompre avec la peinture abstraite, de désacraliser la peinture classique, en y faisant entrer tout le fatras visuel qui sert de décor au monde moderne, toutes ces formes inférieures qui prolifèrent et envahissent le champ de vision : publicité, journaux, romans-photos, photographie, vitrines, emballages, bande dessinée... », observe Bernard Rancillac.

Ces emprunts au monde inférieur des loisirs et du commerce font de la Figuration Narrative, et de son parent américain le Pop



**1. Pop-eye** 1960 - Andy Warhol - Peinture acrylique sur toile - 108.5 x 98.7 cm M. et Mme S.I. Newhouse Jr.

Art, un mouvement insolite et, pour le moins, dérangeant. L'artiste, cette fois, renonce à faire passer le monde dans son creuset, à créer un ordre où l'homme, en admirant le génie de l'homme, puisse prendre goût à lui-même. Il semble, cette fois, se résigner à la disparition de l'homme, dans les transparents doubles fonds de la circulation, de l'affairisme ou du projet chiffré. Il prend le monde tel que le conçoit, ou plutôt tel que le produit, sans conception aucune, l'agitation économique et commerciale. Aux hommes d'affaires, aux publicitaires, aux contremaîtres de la société de consommation, il emprunte les matériaux vulgaires et bariolés, les procédés faciles (reproduction en série, vitesse d'exécution, goût de la formule et du slogan) et leur donne à voir, dans un miroir à peine déformant, le monde insignifiant dans lequel seul peut prospérer leur insignifiance. C'est un peu comme s'il leur disait : « Très bien, vous avez gagné, mais voyez plutôt ce que ça donne : épatant, n'est-ce pas ? ». Ce qu'il perd en

puissance démiurgique, en optimisme naïf, le peintre de la Figuration Narrative le gagne en dérision, en lucidité, en froide ironie. Il devient un analyste, un commentateur, un sociologue. C'est là sa contradiction, et presque sa tristesse intime : il tire sa substance artistique d'un monde dont il dénonce l'inanité. Ce faisant il court le risque, à chaque instant, d'être happé par ce monde vide, d'en devenir, parmi d'autres, un publiciste, un illustrateur. Il mène un jeu trouble, aux frontières de l'art et du commerce, de la valeur et de la pacotille. Il vise moins sa

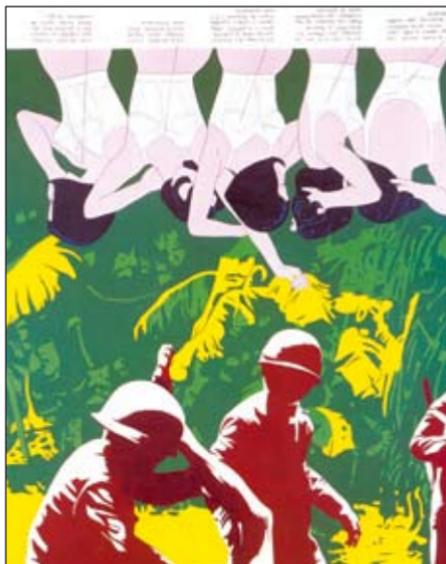


**2. Lorsque j'ouvris le feu** 1964  
Roy Lichtenstein - 172,7 x 142,2 cm  
Amsterdam, Stedelijk Museum

propre originalité que la déstabilisation, la réflexion du spectateur.

Il n'y a pourtant rien de bien ambigu, à première vue, dans les deux canards de l'avenue Paul Vaillant-Couturier. Ils ont plutôt l'air de nicher bien tranquillement, au dos de la résidence Foch. A y regarder de plus près, cependant, on trouve dans la genèse de ces volatiles comme un écho des scandales, des indignations qui saluèrent la naissance, dix ans plus tôt, de la Figuration Narrative. Tout commence en 1976, avec la construction, à

Vitry-sur-Seine, rue Henri Poincaré, d'un Centre d'Aide par le Travail, une structure qui permet aux personnes handicapées d'exercer une activité professionnelle, dans un milieu protégé, encadrées par des éducateurs. L'architecte du bâtiment, François Girard, est un fervent partisan du 1% culturel, qui l'autorise à consacrer 1 % du montant des travaux à la création d'une œuvre in situ. Pour réaliser cette œuvre, il fait appel à Bernard Rancillac, dont la notoriété est alors au plus haut, après plusieurs expositions qui ont défrayé la chronique (voir la notice biographique) et des innovations qui ont contribué à fonder la Figuration Narrative : la création d'une peinture calquée sur des photographies de mode ou d'actualité, qui souligne, par la crudité des couleurs, par un subtil jeu d'associations, de



**3. Enfin silhouette affinée jusqu'à la taille**  
1966 - Bernard Rancillac - Vinyliques sur toile  
195 x 130 cm - Musée de Grenoble



**4. Le retour de Mickey** 1964 - Bernard Rancillac - Huile sur Toile - 300 x 250 cm  
Mac Val, Vitry-sur-Seine

superpositions, la fausseté, l'obscénité ou le nihilisme du flux d'images dans lequel nous baignons quotidiennement (voir figure 3) ; ou encore l'introduction, en peinture, de la bande dessinée, en particulier des comics, des cartoons américains, dont il exploite la charge de violence latente (voir figure 4 et 5).

Au Centre d'Aide par le Travail de Vitry-sur-Seine, la tâche qui lui est proposée n'est pas mince : il s'agit de décorer, en utilisant un matériau qui assure leur étanchéité, les murs des ateliers, sur une longueur de 150 mètres et une hauteur de 3 mètres. « Sur une surface aussi grande, il n'était pas possible de faire des œuvres originales. J'ai opté pour un procédé de sérigraphie, pour la reproduction d'un même motif sur des panneaux métalliques. Nous avons trouvé l'unique entreprise qui, en France, était encore capable de mener à bien ce genre de travail. Je passe sur les nombreux problèmes techniques qu'il nous a fallu résoudre », précise le peintre. Pour élaborer le motif des sérigraphies, il passe plusieurs jours avec les élèves du CAT, qu'il invite à discuter, à dessiner. « Je voulais produire des images en compagnie desquelles ils se sentent à l'aise. Je me suis aperçu, au cours de nos ateliers, qu'ils aimaient avant tout dessiner des animaux. J'en ai fait le thème de départ ».

A partir d'une photographie de canard, et d'une autre de



**5. Bloody Comics** 1977 - Bernard Rancillac - Acrylique sur toile - 195 x 300 cm - Musée des Beaux Arts, Dole



**6. Le Président Mao** 1972 - Andy Warhol - Sérigraphie sur peinture polymère synthétique sur toile - 448.3 x 346 cm - Collection Saatchi, Londres

chat, il exécute deux peintures, qui sont ensuite déclinées, avec de nombreuses variations de couleur et d'assemblage, sur 135 panneaux de tôle émaillée. Ils recouvrent aujourd'hui les murs du CAT, comme une version animalière des Marilyn ou des Mao d'Andy Warhol (voir figures 6 et 7). Avant leur installation, cependant, il aura fallu vaincre les réticences d'une partie du conseil d'administration, qui attendait de l'artiste une œuvre « artistique », conforme à l'image que l'on se fait d'un peintre connu : une allégorie du travail, peut-être, ou de mystérieuses arabesques, des symboles, ou alors du « plus vrai que nature ». Ces

canards et ces chats paraissent trop simples, trop directs, trop faciles. Ce sont finalement les enfants du CAT qui, par acclamation, voteront pour Bernard Rancillac et obtiendront que soient posées, sur leurs murs, les 135 sérigraphies.

Quant aux deux canards échappés, posés au bas de la résidence Foch, ils ont été légués par l'architecte François Girard à la Semise, qui s'intéressait de près à cet art anti-artistique, aux réactions qu'il pouvait susciter. Les manifestations d'hostilité, recueillies au Centre d'Aide par le Travail, semblent assez similaires, toutes proportions gardées, à celles qui, dans les années 60, avaient accompagné les premières expositions des Figurateurs Narratifs ou de Pop Art. Ce qui semble gêner,



**7. Canards et Chats** - Bernard Rancillac - Panneaux de façade, sérigraphie sur panneau métallique  
Centre d'Aide par le Travail - Rue Henri Poincaré à Vitry-sur-Seine

au fond, c'est le déni que l'artiste fait de lui-même et de l'Art, dans sa conception classique. Il ne cherche plus à faire « œuvre originale ». Il n'hésite plus à copier, à reproduire, à utiliser des matériaux vulgaires, voire à les exposer tels quels : il prend une photo de calendrier, il l'affiche sur un mur et il dit : « voilà mon œuvre ». Il semble estimer que, l'homme ayant fait de lui-même un somnambule, une abstraction économique, il reste à lui tendre un miroir, à espérer que, surpris de n'y voir aucun reflet, il se prenne à réagir, à retrouver un peu de consistance.

Ce travail de critique-peintre, de peintre-sociologue, ou de photo-peintre, comme on voudra, Bernard Rancillac le poursuit depuis trente ans, essayant sans relâche de détourner, démonter, traverser le flux d'images que l'homme a posé entre lui et le monde, un flux qui nivelle, dissout, abstrait, dans lequel la mort d'un homme a la même valeur qu'un corsage pour dames : chaque événement recueille à peu près la même fraction de notre attention distraite, somnolente. Faites l'expérience, avenue Paul Vaillant-Couturier : vous verrez une publicité pour un parfum, puis la tête de Jean-Paul Huchon, celle de Jean-François Copé, puis deux canards coloriés, puis des corps couchés en Côte d'Ivoire, des carcasses calcinées en Irak, la forme d'une voiture découpée dans un steak saignant... Et finalement qu'aurez-vous vu, qu'aurez-vous pensé ?



## **BERNARD RANCILLAC**

Repères biographiques

1931 : naissance à Paris

1956 : première exposition personnelle à la Galerie Le Soleil dans la tête, Paris

1961 : obtient le prix de peinture de la Biennale de Paris, pour « Pierre de Lune »

1964 : organise l'exposition « Mythologies quotidiennes », au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris

1968 : réalise l'affiche « Nous sommes tous des juifs et des allemands », portraiturant Daniel Cohn Bendit. Exposition « Les Américains », à la Galerie Mommaton, Paris.

1971 : exposition « Le Vent », au Centre National d'Art Contemporain

1978 : exposition « Figurations », au Musée de Grenoble

1984 : « Cinémonde », à la Galerie Mathias Fels, Paris.

1992 : publie « Voir et comprendre la peinture »

1999 : participe à l'exposition « Pop Impressions » au Museum of Modern Art de New York.

2000 : publie « Le regard idéologique ».

2001 : exposition « Les années Pop » au Centre Pompidou

2003 : rétrospective aux Musées d'Issoudun, de Saint-Etienne et de Dole.



# Waldeck II Richet

UNE NOUVELLE D'ANITA VAN BELLE



Cela faisait trente-cinq ans que Waldeck Richet désirait obtenir l'approbation de sa mère. Il était né le 26 avril 1971. Madeleine Richet, militante au Parti, avait prénommé son fils unique en hommage à Waldeck Rochet, le regretté Secrétaire Général. Elle attendait de lui qu'il suive les traces de son homonyme.

Dès son plus jeune âge, Waldeck II Richet s'y était efforcé, mais la tâche était complexe.

Par exemple, Waldeck I, son modèle, avait été élevé à la campagne. Vacher à huit ans, il n'avait jamais fréquenté l'école. Waldeck I s'était formé seul, en lisant beaucoup. Bien sûr, ce n'était là qu'une éducation partielle. Il l'avait complétée lorsqu'il avait été incarcéré. Lors de ses deux périodes d'emprisonnement, il avait affiné ses connaissances en biologie et en génétique. Ces études lui avaient donné le cran de critiquer le premier les dogmes scientifiques de Staline (l'inexistence des gènes). Relâché de la prison d'Alger, durant la seconde guerre mondiale, il était parti à Londres, où il avait brillé. À son retour, il avait défendu les petits agriculteurs avec fougue. Il s'était battu pour une relance de la productivité dans les campagnes, avec d'excellents résultats. Pour couronner ce destin, c'était lui que le PCF avait élu pour succéder à Maurice Thorez.

Telle était la ligne qu'on avait tracée au sol pour que Waldeck II Richet la suive, tête haute.

Selon sa propre opinion, il était désavantagé dès le départ. À huit ans, il ne connaissait à Vitry que des chèvres, et personne ne les lui aurait données à garder. Il ne pouvait pas s'éduquer seul, ce n'était plus légal, d'ailleurs, il adorait l'école républicaine. Son carnet de notes, d'or massif, s'était uniquement appauvri suite aux remarques de sa mère, qui espérait bien qu'il n'allait pas tourner intellectuel. Petit déjà, Waldeck II avait baissé les bras. Il avait arrêté d'étudier, pour qu'on lui foute la paix avec l'angoisse qu'il devienne un second Jean-Paul Sartre. Il passait ses heures de loisir dans les terrains vagues du Port à l'Anglais, avec des voyous, qui brûlaient des trucs, et lui montraient comment se battre au couteau.

Cependant, en ce pluvieux jour de novembre, Waldeck II Richet était bien décidé à prendre sa revanche. Il avait mis toutes les chances de son côté pour y parvenir. Il se regarda dans le miroir. Il portait un nouveau complet gris, un manteau d'alpaga, il venait d'être embauché dans une institution culturelle d'importance, il ne perdait pas encore ses cheveux, il salait modérément sa nourriture, pratiquait le foot indoor, et surtout, surtout, il avait une surprise, une magnifique, une fabuleuse surprise pour sa mère.

La journée de Madeleine Richet ne commençait pas sous de très bons auspices. En passant par la place Saint-Just, pour vérifier l'état de son compte au Crédit Agricole, elle avait constaté qu'un panneau : « Retouches express dans la journée » ornait la vitrine du pressing. Or, Madeleine Richet tenait commerce de vêtements pour dames, et son petit plus, c'était les retouches qu'elle y apportait avec le soin de l'artisan couturier qu'elle était. Cette concurrence express ne lui disait rien qui vaille. Elle descendit l'avenue Paul Vaillant-Couturier d'un pas morose.

À deux pas de sa boutique, elle s'arrêta pour lire une affiche : « L'Humanité : NON À L'ETAT D'EXCEPTION ! Au lieu de traiter les vraies urgences des banlieues, les députés représentant le peuple, oseront-ils enfoncer le pays dans un inacceptable climat autoritaire ? En vente en kiosque. »

Poussant un soupir, Madeleine Richet contempla son magasin, pris entre la maison de Francis Grau, le docteur, et celle de Bernard Rat, le tapissier. Certes, sa vitrine, agrémentée de deux tenues sobres, mais durables, était peu fantaisiste. Depuis quelque temps, Madeleine Richet se demandait s'il lui fallait céder à la mode des saisons : œufs à Pâques, paire de skis en hiver, accompagnés de flocons d'ouate... Une semaine auparavant, dans le métro, elle avait été abordée par une fonctionnaire de la RATP, une noire en uniforme. La jeune femme avait voulu lui vanter les mérites du Pass Navigo et des nouveaux comptoirs qui seraient bientôt installés dans les stations.

– Les nouveaux comptoirs sont conçus pour... avait-elle commencé.

Le regard de Madeleine Richet l'avait arrêtée dans son élan. Mais la Voix de la RATP était persistante. Elle avait mesuré l'adversaire, s'était reculée d'un pas, et lui avait tendu une brochure, en précisant, d'une voix très douce :

– Pour vous chouchouter, voilà. Les nouveaux comptoirs ont été conçus pour chouchouter nos clients, pour vous chouchouter.

Madeleine Richet haussa les épaules. Peut-être qu'elle cédait sans s'en apercevoir à l'influence pernicieuse de l'Espace K Do, sur le trottoir d'en face. L'Espace K Do présentait un éventail de population dauphine, des horloges dauphins, des vases dauphins, accompagné d'un corail aussi grand que les bêtes. Voilà ce qui soumettait peut-être Madeleine Richet à la tentation de glisser un balai et quelques citrouilles à côté

de son ensemble maille, pour pouvoir ensuite murmurer à madame Gérard :

– Halloween, c’est pour vous chouchouter, Madame Gérard.

« Dans tes rêves, » pensa Madeleine Richet. Et elle passa la main sur le plumage de métal des deux canards qui s’alignaient sur une plaque de tôle émaillée, en face du magasin. Elle les saluait tous les jours. Quelquefois, elle leur permettait même de lui prédire sa journée. Si leurs couleurs brillaient au soleil, c’est qu’elle serait fructueuse. S’ils avaient le teint terne, elle aurait tout le temps de faire ses retouches car pas grand monde ne franchirait le seuil de la boutique. Aujourd’hui, elle devait se l’avouer, ils étaient quasiment gris.

Bien entendu, ce n’était pas la première tentative de Waldeck II Richet pour séduire sa mère. À quatorze ans, il avait eu l’idée de l’amener à Paris visiter le siège du PCF, une création d’Oscar Niemeyer. Au départ, l’idée avait simplement germé dans son esprit parce qu’il s’était aperçu, au travers de lectures, que le bâtiment était accessible au public. En arrivant, l’architecture particulière du lieu, ses sols en courbes recouverts de moquette verte, le mobilier contemporain, le béton nu des murs, l’avaient impressionné. Madeleine Richet avait semblé conquise, elle aussi, par les explications du guide, la visite des toits, la ruche des étages. Au rez-de-chaussée, un grand composite noir et blanc retraçait les grands moments du Parti. On y voyait Picasso adhérer, en pardessus de laine, son chapeau à la main. Madeleine Richet avait désigné à Waldeck son quasi homonyme reprenant le flambeau de Maurice Thorez. L’homme avait une charpente et une physionomie d’une solidité à toute épreuve. On ne voyait pas ce qui pouvait ébranler Waldeck Rochet, à part peut-être, précisément, un tremblement de terre. Waldeck II avait mis ses mains dans

ses poches pour faire plus viril, mais il était élancé, avec un teint de pêche et des cils de fille. Sa mère avait poussé un soupir (Waldeck avait institué une météorologie des soupirs de sa mère depuis qu'elle était veuve : force, amplitude, durée, bien qu'ils ne signifiaient en général qu'une chose, son désappointement devant son fils unique).

La visite s'était gâtée lorsqu'ils étaient arrivés à la salle du conseil. Tout d'abord, deux portes s'étaient écartées en chuintant sur leur passage. Ensuite, son architecture était encore plus futuriste que le reste.

– Ouah, n'avait pu s'empêcher d'apprécier Waldeck, on dirait un vaisseau de l'espace ! C'est comme dans Ray Bradbury !

Le siège du Parti Communiste Français, un vaisseau de science-fiction ? Les remarques de sa mère avaient persuadé Waldeck de se faire oublier. Il avait terminé ses études et enchaîné Science Po, sans préciser vraiment de quoi il était question. Et maintenant, il se retrouvait gestionnaire d'un musée d'art contemporain, et détenteur d'une surprise pour sa mère.

En fait, pour être précis, il cumulait deux surprises. Waldeck avait le vague espoir que la première ferait passer la seconde, la seconde étant Agnès, d'origine brésilienne, qu'il comptait épouser. Assez intimidé par les femmes, Waldeck avait longtemps pratiqué la sexualité *mano a mano*. Puis, il s'était lancé, et avait constaté, à son grand étonnement, qu'il plaisait. Il avait surfé d'un corps à l'autre (et, il devait bien le dire, il y en avait eu de sublimes). Agnès avait été le taquet, le stop. Il voulait fonder une famille avec elle. Elle était intelligente, d'esprit et de cœur, drôle, imaginative en diverses occasions importantes dans la vie d'un homme. Agnès était aussi noire de la tête aux pieds, plus grande que lui, et assez tempéramentale pour ne pas recommencer deux fois la conquête de

sa belle-mère si celle-ci ne lui plaisait pas. Waldeck comptait donc énormément sur l'effet de sa première surprise. Il n'était pas un surhomme.

Madeleine Richet leva la tête de son ouvrage et vit passer une Africaine avec des faux cils d'une longueur incroyable, suivie de deux femmes voilées qui poussaient des landaus. Elle ôta ses lunettes qui retombèrent au bout de leur chaîne et alla se faire un café. La journée était pire que sinistre, lugubre. Madeleine considérait que la nostalgie, c'était le premier pied dans la tombe, mais elle n'était pas sûre d'être à la hauteur des changements qui se produisaient dans la ville.

Madeleine était née à Vitry. Avec ses parents, elle avait vécu au Port à l'Anglais, le premier quartier ouvrier, derrière la zone industrielle. Marguerite Duras l'avait décrit, dans la *Pluie d'été* : « Le soir du premier jour, le maire avait parlé aux populations de Vitry. Il avait annoncé l'essor de la ville, sa compétitivité prochaine. Les voies ferrées seraient déplacées afin d'agrandir la surface de la nouvelle zone industrielle. La ville, du même coup, allait être débarrassée des bidonvilles du bord de Seine, ainsi que des troquets et des maisons qui faisaient la honte des populations laborieuses de la région. » Eux n'étaient pas si mal lotis, les Robert et les Richet, mais c'est vrai que le quartier, né des usines, n'était pas bien beau. Pourtant Madeleine se souvenait de grands repas, de services rendus. Bien des Vitriots avaient aujourd'hui des racines italiennes, espagnoles. Les derniers à être arrivés, enfin les derniers que Madeleine avait eu la sensation de pouvoir intégrer tout à fait, c'étaient les Portugais. Il y en avait beaucoup de son âge, maintenant, dans les quarante-soixante ans. Après, la ville avait grandi, il y avait eu du logement pour tout le monde, avec chambres et salle de bains, dans les grands ensembles. Pour sûr, c'était mieux que les bidonvilles (il y avait quelques années

seulement, on avait encore découvert des métaux lourds dans l'eau des maisons du Port à l'Anglais, à cause de la vétusté des tuyauteries). Madeleine avait bien aimé la ville nouvelle. Avec la boutique, elle était montée vers la place du Marché, et elle avait profité de son renouveau, quand on avait refait la dalle. Mais après, pour les autres populations, elle n'était pas sûre de suivre. Les Africains passe encore, ils se comportaient avec dignité, mais les Maghrébins, ils étaient agressifs, et ils emmerdaient les femmes. Madeleine soupira. Elle n'était pas toujours contente d'elle-même.

Après son café, elle se remit à l'ouvrage, à sa fidèle Singer. Les canards, en face, devant cette humeur de spleen, restaient le bec clos. Madeleine n'aspira soudain qu'à une seule chose : être le soir, manger sa brandade de morue, et regarder la télé, chez elle, allongée dans son fauteuil relax.

– Maman, dit Waldeck Richet en faisant tinter le carillon de la porte, je t'amène à un vernissage. On attend cinq mille personnes, mais tu seras dans les VIP.

Sa mère, comme d'habitude, avait un bras passé dans le bras de la Singer. Quand Waldeck était petit, la machine était noire, avec des ornements argentés, un peu comme les pistolets de cow boy, dans les vieux westerns. Aujourd'hui, elle avait des formes plus carrées et une teinte d'acier grisâtre.

– Je ne vais nulle part. Tu ne m'as pas prévenue, dit sa mère. Je ne suis pas coiffée.

– Je voulais que ce soit une surprise, maman. Tu vas adorer, je t'assure. Tu ne peux même pas t'imaginer ce que c'est.

Sa mère coupa un bout de fil entre ses dents. Elle n'avait pas remarqué ses efforts vestimentaires. C'était un coup dur, pour un fils unique qui n'a jamais reçu d'accessit. Les relations de Waldeck avec Madeleine, quoiqu'empreintes de respect, lui prenaient parfois la tête. Il soupira (Agnès s'abstenait de lui

dire qu'il le faisait aussi régulièrement que sa mère, et toujours quand il était contrarié).

– Maman, insista-t-il. C'est en relation avec mon nouveau travail. Je veux te présenter aux invités. Même le maire sera là.

Madeleine Richet soutenait le maire de Vitry, Alain Audoubert, qui était communiste. Ce n'était pas vraiment une originalité, tous les maires de Vitry, depuis ce qui semblait une éternité, appartenaient au Parti.

– Me présenter ?

– Te présenter. À quelqu'un que tu rêves de rencontrer depuis toujours. (Waldeck II croisa subrepticement les doigts dans les poches de son manteau.)

– Alors, je viens pour toi, dit sa mère, mais on ne reste pas, parce que j'ai de la brandade au frigo. Je vais mettre un chapeau, c'est toujours élégant. Comme ça on ne verra pas que je ne suis pas coiffée. D'ailleurs, il pleut. Tu as un parapluie ?

– Non. Mais j'ai la voiture.

– La voiture ? Pour remonter l'avenue Barbusse ? Tu vis dans le luxe.

Waldeck II soupira.

– « Chaufferie avec cheminée », se récita machinalement Madeleine Richet, en voyant la grande sculpture surmontant la place de la Libération se refléter sur le pare-brise de la voiture.

Elle avait les mains posées sur son sac, les doigts déformés par l'arthrite. Soudain, Waldek II éprouva un sentiment de culpabilité qui persista alors qu'il la guidait à travers les dispositifs de sécurité habituels mis en place pour ce type d'inauguration, qui rassemblait plusieurs responsables politiques. Sa mère, qui lui avait toujours paru formidable, sans failles, semblait devenir plus diaphane dans cet environnement.

Waldeck avait peu de souvenirs de son père, mort quand il avait quatre ans. Sa mémoire contenait les images floues d'un homme en singlet, pantalon de toile bleue et ceinture de cuir, au verbe sec. Waldeck se demanda s'il les avait trahis, son père et sa mère, en devenant ce qu'il était ? À trente-cinq ans, il avait déjà voyagé davantage que ses parents durant toute leur vie. Il fréquentait des milieux, des endroits, dont sa mère ne soupçonnait pas l'existence. Son discours et ses gestes n'étaient plus empreints du poids politique que leur donnaient son père et ses deux grands-pères, tous trois engagés dans des luttes ouvertes pour l'amélioration de la condition ouvrière. Pourtant, il restait attaché à certaines convictions, à une éthique de vie, qui représentaient pour lui l'héritage que ces trois hommes lui avaient légué.

Agnès passa dans le hall. Elle lui adressa un signe complice de la main, d'une grâce et d'une coquetterie irrésistibles.

Waldeck II se reprit. L'heure n'était pas aux questions métaphysiques. Il devait songer à la réussite de cette soirée. Il chercha sa mère du regard. Elle était bouche bée devant les canalisations transparentes qui surplombaient le comptoir d'accueil du nouveau musée. Des poissons rouges minuscules les sillonnaient, très affairés.

Madeleine Richet s'efforçait de faire bonne figure. Le petit, selon son habitude, était arrêté par des dizaines d'hommes et de femmes qui souhaitaient lui glisser un mot. Même dans sa poussette, des femmes adultes s'arrêtaient pour lui faire la conversation. C'était pire qu'un chien, avait parfois pensé Madeleine Richet, qui soupçonnait fortement les propriétaires d'animaux d'être peu sociables et d'utiliser leur bête pour lier connaissance. En un sens, il avait aidé au commerce, mais il était si facile à vêtir que cet avantage ne résistait pas longtemps. À l'époque de la confection, quand elle cousait

des manteaux de bonne laine pour les enfants de ses clientes, il suffisait qu'elle retaille un vieux veston élimé sans galon, sans martingale, et en vête le petit, pour voir les mères revenir, le sourcil froncé, en lui reprochant de ne pas faire pour leur progéniture la même chose que pour son fils. Comment leur expliquer ? On lui mettait un torchon, il lançait la mode. Ce n'était pas de sa faute, elle ne savait pas de qui il tenait, les hommes de la famille ressemblaient tous à des bûches sauvages, comme les hommes en général, dans ces quartiers, à ces temps-là. Elle le regarda. Son cœur était gonflé de fierté, bien sûr. Mais elle ne pouvait pas se permettre de le lui montrer, parce qu'il devait encore se faire le caractère, le petit, il n'était pas assez combattif. Là, par exemple, il fréquentait la même fille depuis deux ans, elle le voyait bien, il ne fallait pas la prendre pour Sainte Thérèse. Pourtant, il n'avait pas encore osé la lui présenter.

Elle essaya de se concentrer sur les discours.

– Qu'un musée s'ouvre de l'autre côté du périphérique, des fortifs, comme on disait autrefois, ces fortifs plus que jamais obsolètes ! clamait le maire.

Madeleine applaudit.

Un type coiffé d'une casquette en nylon, pas rasé, profita de l'instant pour lui brandir un objectif d'appareil photo sous le nez. Il tira le portrait de Madeleine sans demander sa permission. Indignée, elle ne fit ni une ni deux, retrouva un geste de petite fille et lui tira une grande langue.

– John Strikes, avait commencé l'homme, la main tendue, mais lorsqu'il vit la grimace, il plongea à toute vitesse sur son déclencheur avant de prendre le large.

Madeleine jeta quelques coups d'œil prudents de droite de gauche, en espérant que le petit n'avait rien vu de la scène. Tout allait bien. Il n'y avait qu'une grande noire qui la regardait avec des yeux ronds.

Quand, après les discours, d'un grand mouvement, la foule s'élança à l'intérieur des salles, Waldeck Richet déglutit. C'était maintenant ou jamais. Il guida sa mère à travers le musée, lui fit admirer certaines œuvres, en traverser d'autres. Son objectif se situait à la fin du parcours. Il espérait que tout se passerait comme prévu. Lorsqu'il arriva à la salle consacrée à la nouvelle figuration, l'extrémité de ses orteils chatouilla. L'homme qu'il espérait y voir se trouvait bien là, devant une toile intitulée « Le retour de Mickey ». Il s'adressait à un couple, dont la femme, malgré l'heure tardive, portait des lunettes noires.

Waldeck II posa une main sur l'avant-bras de l'artiste, pour attirer son attention.

– Bernard, tu te souviens que je t'ai parlé de ma mère.

Là, Waldeck fit un geste qui pouvait s'apparenter à la roulette russe : il entoura les épaules de Madeleine d'un geste protecteur. Elle ne broncha pas.

– Maman, dit Waldeck II, voici Bernard Rancillac, l'artiste qui a peint tes canards.

Bernard Rancillac adressa un large sourire à Madeleine Richet et un clin d'œil au petit. Il était lancé dans une explication et ne s'interrompit pas, mais il s'écarta pour leur faire une place à ses côtés.

– Non, je ne crois pas à l'art intemporel.

Il fallut un moment à Madeleine Richet pour s'ajuster. Sous ses canards, qui nichaient en deux dimensions sur leur plaque émaillée, une indication spécifiait : Oeuvre de Bernard Rancillac. Elle était debout à côté de l'homme qui avait créé l'indicateur météorologique de ses journées, et il se tournait vers elle.

– On cherchait une nouvelle figuration. On cherchait, on y allait. Je versais des seaux de peinture, ça coulait. Je faisais dire à la tache plus que ce qu'elle n'aurait voulu.

Il effleura la main de Madeleine avec un petit rire. Elle faillit sursauter. Son cœur manqua un battement.

– On entendait parler d’Américains qui peignaient d’après la pub, le cinéma, la BD. On se disait : « Alors, ça se fait ! »

Madeleine hocha la tête. L’artiste parlait au petit. Ils semblaient se connaître.

– Télémaque est arrivé des Etats-Unis avec un évêque. À un moment donné, il me l’a prêté. J’ai découvert que n’importe quoi, agrandi, pouvait être beau. L’agrandissement, c’est une forme de beauté, c’est ce que les Américains nous ont appris.

– L’évêque est arrivé en compagnie de Mickey, affirma la femme aux lunettes noires.

Elle avait une voix incroyablement rauque. L’artiste sourit.

– Ah, non. Mickey, c’est différent. Mickey, lui, revient de mon enfance.

Ensuite, un maelström d’invités pénétra dans la salle. Avant d’être séparé d’elle et du petit, l’homme se pencha vers Madeleine, et dit :

– Enchanté. C’est un plaisir de rencontrer ceux qui vivent avec mes œuvres au quotidien.

Puis, il disparut, un peu comme s’il n’avait jamais été là, mais Madeleine sentait que la rencontre avait eu lieu, elle vibrait des pieds à la tête. Le père des canards ! Elle laissa le petit la conduire plus loin, elle pesa même légèrement sur lui, maintenant qu’il était un homme important.

Waldeck Richet exultait. Succès total. Il chercha Agnès des yeux. Elle était perchée sur la galerie, à l’étage supérieur. Waldeck pilota sa mère vers les escaliers. Madeleine adressa à son fils un regard plein de larmes. Il crut qu’elle allait dire quelque chose, mais en définitive, elle se tut. Ils gravirent

lentement l'escalier, coudes emmêlés. À quelques marches du sommet, un morceau d'adhésif s'accrocha à la semelle gauche de Waldeck. Sans doute un vestige de déballage tardif. Il s'arrêta pour s'en débarrasser. À ce moment, sa mère se figea. Une moue qui indiquait l'horreur s'afficha sur son visage alors qu'elle découvrait les pieds de son fils. Waldeck s'affola. Il lança un regard éperdu à Agnès, qui se trouvait maintenant en haut de la rampe. Sa future femme (du moins s'il arrivait à la présenter à sa mère, sinon pensa-t-il avec désespoir, il devrait trouver une île déserte pour l'épouser) écarta les mains en signe d'incompréhension. Seule Madeleine Richet avait, semblait-il, mesuré toute l'indignité du moment. Elle se redressa d'un bloc.

– Waldeck ! fit-elle à haute voix. Tu t'es présenté à Monsieur Rancillac avec deux chaussettes de couleurs différentes ! Toute ta vie, tu feras donc honte à ta mère !

Et, avec la raideur requise, elle se hâta vers la sortie.

*Monsieur Waldeck Richet,*

*Directeur administratif du musée Léon Dierx,  
à le plaisir de vous annoncer son mariage avec  
mademoiselle Agnès Silveira.*

*La cérémonie aura lieu à l'église Saint-Denis de La Réunion,  
dans la plus stricte intimité.*

**POUR FINANCER LEUR VOYAGE DE FIN D'ÉTUDES À ROME,**  
Les élèves de terminale de Waterford organisent une  
vente de ces fabuleux t-shirts que vous ne voulez pas  
manquer. En trois tailles, M, XL et XXL, avec la cultissime  
photo de John Strikes, la mémé qui bat Einstein au  
concours de tire-langue, sous-titrée :  
**GRANDMA FUCKSYOU !**



## Remerciements

*Pierre-Jean Boyer et Bernadette Kong ont été d'incessants pourvoyeurs de documentation au sujet de Vitry et m'ont accompagnée tout au long de mon écriture qui, sans eux, n'aurait pas vu le jour.*

*Ces nouvelles ont été conçues et rédigées pour partie lors d'une résidence à la Cité Internationale des Récollets. Merci à Chrystel Dozias et à son équipe pour leur accueil attentif.*

*Philippe Nayer, directeur du Centre Wallonie - Bruxelles de Paris, ainsi que Pascaline Van Bol et Anne Vanden Bossche du CGRI France, ont accordé leur soutien répété à ce projet.*

*Merci également à Frédéric Devez pour ses nombreuses relectures, à Louis Everaert pour ses encouragements, à Catherine Hennebert pour son exigence littéraire, Daniel de Lonoux pour ses remarques attentives et Martine Clesse pour ses critiques constructives.*

*Anita Van Belle*





## Une œuvre, un texte, une nouvelle

À travers cette collection inédite, la Semise souhaite mettre en valeur les œuvres de son patrimoine 1%.

Dans chaque fascicule, l'œuvre présentée inspire l'écriture d'un critique d'art et d'un auteur, qui livrent un texte et une nouvelle.

La connaissance de l'œuvre s'approfondit et son imaginaire s'enrichit, contribuant ainsi à bâtir « une ville à vivre ».

**1% Culturel**

avril 2007

semise